

LES NOCES VENDÉENNES.



N distingue en Vendée la Plaine le Bocage et le Marais. Le Marais et le Bocage sont les points les plus curieux du pays, sous le rapport moral.

Les gens du Marais ne tranchent pas moins par le costume que par le caractère sur le reste des Vendéens.

Ils portent de larges pantalons, rehaussés de ceintures écarlates, des vestes en drap fin, à boutons argentés, d'énormes chapeaux entourés de velours et quelquefois de rubans. Les femmes étalent un véritable luxe d'étoffes éclatantes, de soieries et de dentelles, de dorures et de bijoux. Leur coiffe altièrre, élevée de deux pieds, rappelle les fameux hennins du quatorzième siècle. Un gros cœur en or prend au-dessous de leur épais chignon sur l'opulente carnation de leur cou. Des chaînes d'argent attachent les clefs du ménage à leur ceinture. Des boucles de métal brillent sur leurs souliers, dont la forme coquette fait valoir les bas à fourchettes rouges.

Même richesse à l'intérieur des habitations ; grands lits de bois peints, bourrés de plume jusqu'au ciel ; piles de linge blanc parfumé dans les armoires ; vaisselier garni de faïence de toutes les couleurs ; cellier rempli de vin de la Plaine, de la Saintonge ou de l'Anjou ; table toujours couverte de pain blanc, de beurre frais et de poisson délicat, quelquefois d'une oie grasse ou d'un excellent canard, avec un service d'argenterie massive. Et puis aux jours de foire et de marché un train complet de voyage pour aller à Beauvoir, à Challans ou à Machecoul ; autant de maîtres, autant de juments bien nourries, autant de lourds valets montés comme leurs maîtres.

Ce bien-être, cependant, n'est pas le lot de tous les maraichains, mais seulement des riches cultivateurs connus sous le nom de cabaniers. Le Marais, qui est le pays des contrastes offre à côté d'eux les pauvres pêcheurs du *marais mouillé*, qu'on nomme *huttiers*, du nom de leurs maisons de terre et de branchages, mais dont la demeure véritable est leur batelet, auquel ils semblent incorporés comme le centaure antique à son cheval. Le huttier vit en effet sur l'eau les deux tiers de l'année. Il naît et s'élève, travaille et voyage, se marie et meurt dans la case étroite de sa barque. Il la quitte à peine quelques instants pour vendre sa chasse ou sa pêche au rivage prochain. Il la fait voler sur les eaux au moyen d'une perche ou rame appelée pégonuille. Il

DD

court avec elle au-devant du gibier qu'il abat à coup sûr, ou du poisson qu'il enveloppe dans ses longs filets.

Rien d'étrange à voir comme les promenades des huttiers, par un beau jour de fête, sur la vaste nappe argentée dont l'Océan couvre leur pays. Le village s'élève sur un monticule au-dessus du marais. . . . Un gai carillon ébranle le clocher réfléchi dans l'onde. . . . A ce signal, les huttes éparses tressaillent sur leurs tertres lointains. . . . Des coiffes blanches s'en détachent par groupes, comme des goëlands effleurant le sol de leurs ailes blanches. . . . Chaque famille s'installe dans son bateau, chaque bateau se rallie au bateau voisin, et de tous les îlots de cette mer tranquille, vingt flottilles prennent leur essor vers le centre commun. Les bateaux cinglent d'ordinaire deux à deux, et tellement rapprochés que ceux qui les remplissent ont l'air de marcher sur l'eau en se donnant le bras. Ainsi les huttiers vont au baptême de leurs enfants, à l'enterrement de leurs pères, au mariage de leurs filles. Ainsi leurs prêtres vont leur porter les secours de la religion, leurs médecins les secours de l'art, et leurs amis les secours de l'amitié.

Nous avons vu chez eux le spectacle d'une noce, et nous ne l'oublierons jamais. Dès le matin, la barque nuptiale fut entourée de toutes les yoles d'alentour, pavoisées de rubans et de feuilles de tamarin, montées par les huttiers et les huttières dans leurs plus beaux habits de fête. Le signal du départ fut donné par la veze, qui reveilla mille échos joyeux à perte d'ouïe. . . . Les chants et les coups de fusil alternaient avec la musette champêtre. Le soleil levant changeait le Marais en une plaine de nacre enflammée. Après la messe, le repas eut lieu sur la flottille. Deux barques, chargées de vivres, allaient de rang en rang servir les autres, puis elles s'établirent au centre ; on se serra tout à l'entour, et les bateaux devinrent une grande table flottante. La fête se termina par des chants, des coups de fusil, des danses même, et, le soir venu, par une joute entre les barques illuminées. . . . Les époux furent conduits, sur les onze heures, à la hutte de famille. Leur bateau y entra sans peine, car l'eau s'élevait jusqu'à la moitié des murs. Ils n'eurent qu'un mouvement à faire pour passer de ce batelet dans le lit nuptial. . . . Et barques et convives, chants et musique se dispersèrent et s'évanouirent dans toutes les directions. . . .

Voici maintenant le tableau d'une noce chez les paysans du Bocage.

Les jeune gens se recherchent et se connaissent aux *assemblées* du dimanche, consacrées, le matin, à la quête des domestiques, et, le soir, au plaisir et à la danse. Ici, comme dans toutes les campagnes, l'amour se fait à coups de pied et à coups de poing, et se traduit par des niches et des surprises à casser bras et jambes.

Quand les deux familles sont d'accord, chacun invite à la noce tous ses parents, alliés et amis, c'est-à-dire presque tout le village. Le matin du grand jour, les jeunes filles revêtent la mariée de la robe en drap de Silésie bleu, la ceinture argentée que le mari seul pourra défaire, et de la coiffe à longues barbes, où toutes celles qui veulent se marier dans l'année fichent une épingle. Autrefois le fiancé se poudrait ce jour-là comme son seigneur. On retrouve encore cet usage en quelques cantons.

Le cortège se rend à l'église. Le parrain et la marraine de la future marchent derrière elle, le parrain portant un énorme gâteau à bénir, la marraine portant une épine blanche garnie de rubans et de fruits, et une quenouille avec son fuseau. Avant d'unir les époux, le prêtre bénit, outre les anneaux, treize pièces d'argent